

Sommaire

1
La place du fonctionnement familial dans l'intervention en négligence : du discours à la pratique

3
Les appels à l'aide de jeunes agressés par les comportements psychologiquement violents de leurs parents

4
Prostitution juvénile : pour mieux venir en aide aux victimes

6
Journée annuelle de la recherche du CJQ-IU et colloque « Bord à bord »

7
Miser sur l'entraide avec des jeunes en troubles de comportement

8
Tous pour un... et un pour tous ! Colloque étudiant du Centre de recherche JEFAR

La place du fonctionnement familial dans l'intervention en négligence Du discours à la pratique

Annie Vaillancourt
Rédaction

Interrogés sous le sceau de la confidentialité, 22 travailleurs sociaux sur 24 (de CJ et de CSSS) ont dit accorder beaucoup d'importance au fonctionnement familial dans leurs interventions auprès des familles négligentes ou à risque (avec enfants de 6 à 11 ans). Cependant, la dernière étude de Michèle Brousseau permet de constater que ce discours ne reflète pas toujours la réalité. « *Le fardeau du changement repose encore beaucoup sur les mères, comme si elles étaient toutes seules. Les enfants sont encore peu présents et les conjoints ne sont pas nécessairement mis à contribution, alors qu'ils sont souvent des figures importantes qui peuvent être autant des sources de soutien que de difficultés supplémentaires* », observe la chercheuse.

À la lumière de ces résultats, trois modèles d'intervention émergent. Dans le **premier**, la cible d'intervention est le principal adulte dispensateur de soins, généralement la mère. L'objectif visé est de l'aider à résoudre ses problèmes personnels pour lui permettre d'être plus disponible et apte à répondre aux besoins de son enfant. Ce qui aura pour effet, en bout de ligne, de réduire les manifestations de négligence. Le rôle parental et l'engagement affectif sont les dimensions les plus souvent explorées par les intervenants, de même que les difficultés personnelles du parent et ses antécédents.

Le **second** modèle a pour cible le parent, encore très souvent la mère.



PHOTO : ANNIE VAILLANCOURT

Michèle Brousseau à la Journée de la recherche du CJQ-IU, où elle a présenté ces résultats

L'intervenant s'intéresse alors au rôle que joue ce dernier dans le développement de l'enfant. Sommairement, le postulat des intervenants qui emploient ce modèle est : « *On améliore les connaissances des parents sur le développement de l'enfant et on améliore leurs habiletés parentales pour qu'ils puissent mieux répondre aux besoins de l'enfant et donc, diminuer la négligence* ». Dans ce cas, les intervenants travaillent avec les parents pour les aider à mieux exercer leurs rôles parentaux et favoriser leur engagement affectif.

Enfin, le **troisième** modèle traduit une vision écosystémique de l'intervention auprès de familles négligentes ou à risque, qui concorde davantage avec les valeurs et les représentations du fonctionnement familial que disent avoir l'ensemble des intervenants.

... Suite page 2 – PRATIQUE ...

**PRATIQUE –
Suite de la UNE**

« Si on améliore le fonctionnement de la famille, les interactions entre les membres et les liens avec le réseau, on contribuera à mieux répondre aux besoins de l'enfant et, par conséquent, il y aura moins de négligence », résume brièvement Michèle Brousseau. Le modèle écosystémique fait donc appel à plusieurs processus intrafamiliaux : la résolution des problèmes, la communication, les rôles, l'expression affective, l'engagement affectif et la maîtrise des comportements. Ces processus sont tous mis à contribution dans le modèle d'intervention McMaster. Ce modèle a été utilisé pour analyser ces résultats et pour élaborer un programme d'intervention axé sur le fonctionnement familial, mis au point par la chercheure, en collaboration avec d'autres intervenants de CSSS et de CJ. « Au lieu de mettre le poids du changement sur une seule personne, souvent la mère, le poids du changement est partagé entre les différents membres de la famille », explique Michèle Brousseau. Le modèle écosystémique a par ailleurs une visée plus large, puisqu'il tient aussi compte du réseau familial, des services offerts (écoles, CSSS, CJ, etc.), des valeurs et des politiques sociales.

Une vision partagée

En entrevue, trois questions ont été posées aux intervenants : qu'est-ce qui fait qu'une famille fonctionne bien ? Qu'est-ce qui fait qu'une famille fonctionne moins bien ? Quelle place accordez-vous au fonctionnement familial dans votre pratique ? Les deux premières

questions avaient aussi été posées à des parents négligents et non négligents dans le cadre d'une étude antérieure.

Ce qui surprend mais rassure la chercheure, c'est que la majorité des intervenants et des parents ont une conception assez semblable du fonctionnement familial. « Ça donne un terrain commun, on parle le même

de se piquer, ils se sont dit, on ne se pique plus. Sauf qu'ils étaient tellement loin l'un de l'autre, à un autre extrême, qu'ils avaient froid. L'équilibre, c'est d'arriver à être assez proches pour garder une chaleur, mais pas trop proches pour ne pas se piquer [...] Pour moi, une famille qui ne va pas bien va aller dans ces deux extrêmes-là, soit qu'il n'y a pas de

famille fonctionne plus ou moins bien.

Les intervenants se réfèrent aussi beaucoup à leurs expériences personnelles (d'enfant ou de parent) et professionnelles pour parler de leurs représentations du fonctionnement familial. Par exemple, certains accordent une importance particulière aux rites familiaux : célébrer des fêtes en famille, prendre des repas

« Certaines stratégies, je les teste chez-nous, avec mes enfants »

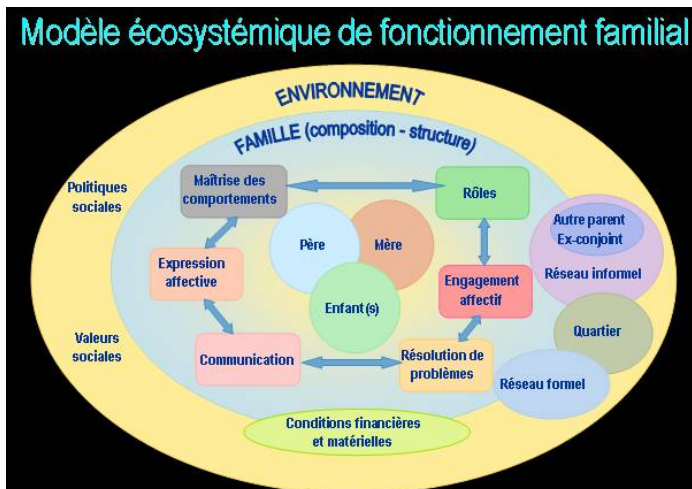
langage », ajoute-t-elle. Lorsqu'ils disent qu'une famille fonctionne bien, ils font référence à la résolution des problèmes, à une communication claire et directe, au partage des rôles, à l'expression des sentiments (les émotions positives comme la joie, l'affection et l'amour de même que les émotions négatives comme la tristesse ou la colère). C'est aussi, d'après eux, une famille où on s'intéresse aux autres mais où chaque personne a la possibilité d'avoir son espace. Une intervenante exprime d'ailleurs bien cette idée : « Souvent, j'utilise le métaphore du porc-épic, de Mombourquette [...] C'est l'histoire de porcs-épics qui étaient tellement proches l'un de l'autre qu'ils se piquaient entre eux. Ils étaient tannés

frontières ou qu'il y a beaucoup de colère ou de messages non dits ». La maîtrise des comportements, des règles claires et flexibles, des ressources individuelles, une structure familiale biparentale (pour un meilleur partage des rôles), des conditions financières suffisantes, l'absence de violence familiale, des facteurs propres à l'environnement (amis et parents sur lesquels la famille peut compter), des rapports harmonieux entre les ex-conjoints lorsqu'il y a eu séparation parentale, les services du réseau (écoles, CSSS, qualité du voisinage), les politiques et les valeurs sociales ont aussi été mentionnés par les intervenants et les parents pour expliquer ce qui fait qu'une

ensemble, etc., et remarquent que certaines familles négligentes ou à risque ne s'offrent pas de tels moments. De même, « certaines stratégies, je les teste chez-nous, avec mes enfants », souligne une intervenante.

Selon Michèle Brousseau, pour que les pratiques des intervenants soient congruentes avec leur discours et leurs valeurs, les professionnels devraient se coller plus souvent au modèle écosystémique, travailler davantage sur le fonctionnement familial et l'insertion de la famille dans son réseau. Mais pour y parvenir, plusieurs défis devront être relevés par les milieux de formation (outiller davantage les étudiants et les intervenants), par les gestionnaires (offrir aux professionnels des conditions facilitantes, car les horaires de travail, la charge de cas élevée et le contexte organisationnel ne leur facilitent pas toujours la tâche) et par les intervenants qui devront s'approprier ces habiletés d'intervention.

Ces résultats sont disponibles au Service de soutien documentaire du CJQ-IU, tél. : (418) 661-6951, poste 1701. De plus, un rapport sur le programme d'intervention axé sur le fonctionnement familial sera diffusé cet automne.





Au secours !

Les appels à l'aide de jeunes agressés par les comportements psychologiquement violents de leurs parents

Annie Vaillancourt
Rédaction

« *Je ne suis plus capable* ». « *Je ne sais plus quoi faire* ». « *Je veux m'en aller* ». Ces propos, les adolescents qui demandent de l'aide à Tel-Jeunes les prononcent régulièrement lorsqu'ils parlent des comportements psychologiquement violents de leurs parents.

Ces paroles ont été recueillies dans le cadre d'un vaste projet de recherche visant à analyser les demandes d'aide (téléphoniques ou courriels) reçues à Tel-Jeunes qui font référence à des pratiques

« Une des choses qui nous a frappés, c'est le nombre de fois où les jeunes veulent s'en aller, sortir de cette dynamique-là »

parentales psychologiquement violentes. « *Vous notez ce que le jeune vous livre* », a demandé aux intervenants de Tel-Jeunes Marie-Hélène Gagné, chercheure du JEFAR, s'assurant ainsi de ne pas nuire au processus d'intervention habituel. Une trentaine d'intervenants ont été formés pour reconnaître les situations de violence psychologique. La raison principale de l'appel, le type de violence (les manifestations), les sentiments verbalisés, le niveau de détresse ressentie (faible, moyen ou élevé), les problèmes extériorisés et les motivations qui, du point de vue des jeunes, poussent leurs parents à agir de la sorte, sont répertoriés sur des fiches que les intervenants achèment aux chercheurs.

Premiers résultats

Plus de la moitié des appels et courriels reçus en six mois parlent d'intimidation, de rejet ou de menace de rejet, de dénigrement, de contrôle abusif, de dureté excessive, de culpabilisation ou de manipulation. « *Sors-moi de ta vie, je ne veux plus entendre parler de toi* », « *tu es une moins que rien, une innocente* », « *elle dit que je lui appartiens... elle se mêle de ma vie de couple... connaît tous mes déplacements... a les numéros de téléphone de toutes les personnes que je connais... elle fouille dans mes choses... c'est de l'abus carrément, aucune vie privée* », sont des exemples de propos

tenus par les adolescents de 9 à 17 ans qui appellent ou écrivent à Tel-Jeunes. « *On situe la violence psychologique sur un continuum de sévérité* », rappelle toutefois Marie-Hélène Gagné. « *On a trois niveaux de détresse exprimée, on a appelé ça le feu vert, le feu jaune et le feu rouge, pour que les intervenants puissent se repérer facilement* », explique-t-elle. Le feu rouge comprend toutes les situations extrêmes où les jeunes parlent de suicide, d'automutilation, de souffrance intolérable ou d'atteinte à l'estime de soi très grave. Ce qui est inquiétant, c'est que près du tiers des demandes se

retrouvent dans cette catégorie. La négligence (des besoins affectifs des jeunes ou d'autres formes de négligence par omission), la violence indirecte (exposition à la violence familiale, renversement des rôles ou parentification, conduites parentales aliénantes, corruption) sont d'autres types de violence fréquemment mentionnés. « *Une des choses qui nous a frappés, c'est le nombre de fois où les jeunes veulent s'en aller, sortir de cette dynamique-là* », précise la chercheure. Ils abordent alors la possibilité de fuguer, d'aller vivre ailleurs ou même de contacter la Direction de la protection de la jeunesse pour déposer un signalement et être placés en famille d'accueil. « *Dans certains cas, la DPJ a déjà été dans le portrait* ». « *Des fois, on voit qu'on a affaire à des parents qui sont carrément dépassés, qui sont dépressifs et plus capables de jouer leur rôle adéquatement. Ils ont besoin d'aide* ». Les jeunes ont donc « *besoin de répit, c'est extraordinairement lourd à porter au quotidien* », ajoute la chercheure.

« *Ce qui m'inquiète, c'est que les garçons n'en parlent presque pas* », fait également savoir Marie-Hélène Gagné. En effet, les chiffres indiquent qu'en six mois, 94 % des courriels et 81 % des appels à l'aide pour ce problème ont été placés par des filles.

« *La recherche alimente beaucoup*



PHOTO : ANNIE VAILLANCOURT

Marie-Hélène Gagné et Joëlle Pouliot-Lapointe

notre réflexion à savoir c'est quoi la différence entre les conflits parents-adolescents et la violence », rapporte la chercheure. Lorsqu'il y a un sujet de désaccord évident (qu'il ne s'agit pas d'une dynamique relationnelle) et que les propos des jeunes ne correspondent pas à la définition de la violence psychologique, il est généralement question de conflit plutôt que de violence.

Ampleur du problème et projets à venir

Ce projet, qui a débuté à l'automne 2005, aura une durée de 27 mois. Du 1^{er} octobre 2005 au 31 mars 2006, 97 courriels et 84 appels téléphoniques ont été retenus pour fins d'étude. Ce qui correspond à 1,4 % des appels téléphoniques et 0,4 % des courriels. « *Ce n'est pas une grosse proportion* », commente Marie-Hélène Gagné. Toutefois, selon d'importantes enquêtes québécoises, la prévalence annuelle des agressions psychologiques à l'endroit des enfants est passée de 44 % à 52 % entre 1999 et 2004. Le projet de loi n°125 a d'ailleurs modifié dernièrement la Loi sur la protection de la jeunesse en reconnaissant légalement les mauvais traitements psychologiques. « *Est-ce que les parents sont plus souvent psychologiquement violents ou est-ce que c'est le reflet d'une société qui condamne de plus en plus ce problème ?* », s'interroge Marie-Hélène Gagné.

Le second volet de cette étude prendra la forme d'un questionnaire en ligne du 1^{er} octobre au 1^{er} décembre 2006 (<http://www.teljeunes.com/>). Par la suite, des outils de prévention et de sensibilisation devraient être élaborés pour le grand public, ciblant surtout les jeunes et les parents. Des formations seront également disponibles pour les intervenants.

Prostitution juvénile : pour mieux venir en aide aux victimes



PHOTO : ÉMILIE DIONNE

Yvan Laprise, Nathalie Thériault, Jacques Fournier et Émilie Dionne

Annie Vaillancourt
Rédaction

L'Opération Scorpion a mobilisé plusieurs intervenants de la région de Québec autour d'un problème social largement médiatisé mais encore tabou au quotidien : la prostitution juvénile. À tous les jours, plusieurs mineurs sont victimes d'exploitation sexuelle et cette réalité interpelle de plus en plus les milieux d'intervention. Cependant, 85 % des 278 intervenants du CJQ-IU, des CSSS, du milieu scolaire, du Service de police de la Ville de Québec et des organismes communautaires qui ont répondu à un sondage sur le sujet croient qu'il serait pertinent de les outiller davantage pour mieux venir en aide à ces jeunes.

Au printemps 2005, un groupe de travail composé de représentants de divers organismes de la Ville de Québec, chapeauté par Yvan Laprise de la Direction de la pratique professionnelle et des affaires universitaires (DDPPAU) du CJQ-IU, a été formé pour se pencher sur la question de la prostitution juvénile à Québec et développer une stratégie d'action concertée.

À la demande de ce groupe, une recension des écrits sur la prostitution juvénile et un bref portrait des jeunes suivis au CJQ-IU pour prostitution

(<http://www.centrejeunessedequbec.gc.ca/institut/index.html>, section documentation) ont été réalisés par l'équipe scientifique du CJQ-IU. « Il faut

d'autres ont même perdu espoir en l'avenir.

« La prostitution, c'est toujours un choix entre des choix terribles », soutient

« J'ai vu des battantes mais aussi des jeunes filles d'à peine 15-16 ans avec de grands yeux vides »

faire de la recherche là-dessus, parce qu'il n'y a presque rien. Il n'y a rien sur le profil des clients de la prostitution juvénile, aucune recherche au monde ! (...) Il manque des recherches sur comment les filles s'en sortent, sur les agresseurs sexuels, sur les clients », souligne par ailleurs Michel Dorais, chercheur du Centre de recherche JEFAR collaborant au projet.

Les victimes

Nathalie Thériault, sergente détective au Service de police de la Ville de Québec, impliquée dans ce projet, a rencontré plus de 200 victimes dans le cadre de l'Opération Scorpion. Ce qu'elle retient de cette expérience : « J'ai vu le désespoir, la tristesse, la déchéance. J'ai vu des battantes mais aussi des jeunes filles d'à peine 15-16 ans avec de grands yeux vides ». Ces filles ont parlé de la violence psychologique et physique qu'elles ont vécue, des façons de faire

des proxénètes et des gangs de rue, du recrutement, de leurs inquiétudes quant à leur vie sociale et familiale future et de leur crainte de ne pas s'en sortir. Selon la policière, ces jeunes filles se retrouvent souvent isolées (leur milieu familial a généralement lâché prise ou n'est pas adéquat), ont un réseau social réduit, quelques fois peu de scolarité, doivent faire face aux préjugés et aux jugements des autres et sont sous l'emprise de leur « pimp ». Certaines ont désormais une très faible estime d'elles-mêmes tandis que

d'autres ont même perdu espoir en l'avenir.

« La prostitution, c'est toujours un choix entre des choix terribles », soutient

Michel Dorais. Plusieurs jeunes filles optent pour cette solution pour des questions de survie, pour ne pas se retrouver dans la rue, ne pas être battues par leur souteneur ou être acceptées dans leur cercle d'amis. Est-ce un choix éclairé ? « C'est plus facile de manipuler une jeune fille de 13 ans qu'une femme de 31 », précise Michel Dorais. La prostitution juvénile est insidieuse. Les proxénètes sont des fins manipulateurs et les filles qui se prennent dans leurs filets, souvent carencées et avides d'amour. C'est d'ailleurs très fréquemment « l'amour » qui les a menées à la prostitution. Mais en bout de ligne, les proxénètes empochent des sommes astronomiques alors que les jeunes filles se retrouvent sans le sou et en détresse. De leur côté, les garçons qui ont des activités de prostitution empruntent ce parcours principalement pour l'argent. Ils sont plus souvent autonomes et moins fréquemment victimes de violence et du

Prostitution juvénile : pour mieux venir en aide aux victimes (suite de la page 4)

contrôle que les jeunes filles. Même s'ils ont eux aussi leur lot de difficultés.

« *Se prostituer pour quelqu'un, ce n'est pas de l'amour, comment ça se fait qu'on n'est pas capable de passer ce message dans les écoles ?* », déplore Michel Dorais, ajoutant que plusieurs hommes voient encore les femmes comme des objets sexuels et que plusieurs femmes se valorisent par leur corps. « *C'est un problème de société* », croit-il. Nathalie Thériault dénonce de son côté l'hypersexualisation des

être ouverts d'esprit et se tenir à jour parce que ce milieu évolue rapidement », souligne Nathalie Thériault. Impliquer les parents, lorsque c'est possible, semble aussi bénéfique. « *Les parents ont besoin d'être déculpabilisés. Il ne faut pas avoir peur de leur parler et de les rassurer* », précise-t-elle.

En ce moment, plusieurs acteurs du CJQ-IU, de l'Université Laval et du Service de police de la Ville de Québec élaborent un document de formalisation des pratiques pour outiller les

qui les guident dans la réalisation de ce document.

Le grand débat éthique tourne cependant autour de la question de la réduction des méfaits et de l'arrêt d'agir. Combien de temps doit-on attendre avant l'arrêt d'agir ? Certaines personnes ne veulent pas mettre fin à leurs activités de prostitution. Que faire pour les protéger, les informer, leur offrir

« Les parents ont besoin d'être déculpabilisés. Il ne faut pas avoir peur de leur parler et de les rassurer »

jeunes filles. La prévention et la sensibilisation sont donc nécessaires et il leur apparaît crucial de multiplier les efforts en ce sens.

L'intervention

Interrogé sur ce qu'il faut privilégier comme intervention en matière de prostitution juvénile, Jacques Fournier, travailleur social au CJQ-IU, rappelle qu'il est d'abord et avant tout important d'installer un climat de confiance, de se centrer sur les émotions vécues pour réduire le niveau d'anxiété (car les victimes d'exploitation sexuelle sont très souvent méfiantes), et de laisser temporairement tomber les approches plus structurées pour y revenir plus tard. De même, « *il faut avoir des notions du langage de rue, mettre un filet de sécurité sous ces jeunes-là, développer des techniques d'enquête, être conscients de nos valeurs et être prêts à y être confrontés,*

intervenants en matière de prostitution juvénile. Croire au potentiel de changement du jeune, travailler en concertation, adapter l'intervention à la culture des personnes impliquées, aider le jeune à se sortir du milieu et bien se connaître pour mieux intervenir sont les principes

du soutien malgré tout ?

Les séquelles de la prostitution sont nombreuses et s'apparentent aux difficultés vécues par les victimes de viol ou d'inceste : faible estime de soi, problèmes sexuels, etc. « *Il ne faut surtout pas penser que*

tout est fini, il y a une solution et on peut s'en sortir. Il ne faut pas qu'elles restent isolées. Il faut qu'elles en parlent et qu'elles aillent se faire aider », conclut Nathalie Thériault.

Les gangs de rue

Malgré toutes les arrestations et condamnations réalisées avec l'Opération Scorpion, les gangs de rue seraient toujours aussi actives dans la région parce qu'il y aurait toujours quelqu'un quelque part pour reprendre le flambeau. « *Des jeunes de milieux marginalisés ou défavorisés* », croit Michel Dorais, qui publiera sous peu les résultats de sa toute dernière recherche subventionnée par le ministère de la Justice, portant sur la prostitution juvénile et les gangs de rue.



PHOTO : ANNIE VAILLANCOURT

Michel Dorais

5^e Journée annuelle de la recherche du CJQ-IU

Kaléidoscope

Annie Vaillancourt
Rédaction

Le coup d'envoi de la 5^e Journée annuelle de la recherche du CJQ-IU a été donné sur un ton humoristique le 27 avril dernier, à l'auditorium du CJQ-IU, à Beauport. En une phrase, les chercheurs ont dû résumer leurs présentations. Du « *tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la pratique en négligence sans jamais oser le demander* », de Michèle Brousseau au « *vous allez manquer la vraie vie (en n'assistant pas à cette*

présentation) », de Gilles Mireault, parlant alors de l'évaluation du programme de réadaptation intensive pour les jeunes de 14 à 17 ans, tous ont vendu leur salade. Cette année, 8 études étaient à l'honneur et le transfert des connaissances, sujet de l'heure.

Le traitement des traumatismes des jeunes en troubles de comportement par la technique MASTR/ EMDR, les trajectoires d'usage de drogues et de délinquance à l'adolescence, les services aux familles dont un parent a un trouble de santé mentale grave, la perception des intervenants sur le service de consultation 2^e niveau suicide-santé mentale (CJQ-IU), l'intervention basée sur les forces des familles et la

théorie de l'attachement pour comprendre les difficultés d'apprentissage et les troubles du comportement chez les jeunes victimes de mauvais traitements, ont complété le menu riche et varié de cette journée.

La conférence d'ouverture a été donnée par la présidente-directrice générale du Centre de liaison sur l'intervention et la prévention psychosociale (CLIPP), Mireille Mathieu. Elle a expliqué la mission du CLIPP (www.clipp.ca) : contribuer à la diffusion et à la valorisation de la recherche dans le domaine psychosocial.



PHOTO: ANNIE VAILLANCOURT

Stefanie Salazar et Joëlle Pouliot-Lapointe, conférencières

Conférences

CENTRE JEUNESSE DE QUÉBEC - INSTITUT UNIVERSITAIRE

PROGRAMMATION 2006 - 2007



ÊTRE FAMILLE D'ACCUEIL, C'EST QUOI AU JUSTE ?

MARDI 17 OCTOBRE 2006 À 19 h 30

- **Hugette Blais**
Présidente-directrice générale de la Fédération des familles d'accueil du Québec
- **Égide Gagnon et Micheline Dubé-Gagnon**
Famille d'accueil
- **Michel Godbout**
Chef de service au Centre jeunesse de Québec - Institut universitaire



LA DROGUE : UNE ILLUSION QUE CONSOMMENT LES JEUNES.

MARDI 6 FÉVRIER 2007 À 19 h 30

- **François Archibald**
Intervenant en toxicomanie au Centre jeunesse de Québec - Institut universitaire



LE JEUNE HYPERACTIF... OU SIMPLEMENT ACTIF ? MIEUX COMPRENDRE LE TDA/H POUR MIEUX INTERVENIR.

MARDI 10 AVRIL 2007 À 19 h 30

- **Louis Doyon**
Psychologue auprès des enfants et des adolescents au Réseau Sagesse



Lieu des conférences:

MUSÉE DE LA CIVILISATION

Auditorium 2
85, Dalhousie (418) 643-2158

Ouvert au public • Aucune réservation • Entrée gratuite

Pour information : (418) 661-6661 poste 1710



Centre jeunesse
de Québec

Institut universitaire

Bord à bord : à l'abordage !



Le colloque « Bord à bord » qui s'est déroulé du 15 au 20 mai 2006 au CJQ-IU

réaffirmait le partenariat amorcé depuis plusieurs années entre les intervenants, les chercheurs et les gestionnaires de nombreuses organisations oeuvrant auprès des jeunes en difficulté et leur famille, sur les deux rives de l'océan Atlantique. C'était la grande traversée Saint-Malo-Québec.

Ce projet de collaboration visait à créer de nouvelles pistes de réflexion et d'action dans le but d'améliorer les pratiques et de développer un nouveau réseau d'échanges. Les thèmes abordés :

1. La contractualisation de l'intervention, les mesures volontaires et la médiation
2. Les ressources d'accueil
3. Le projet de vie et le travail sur les liens parent-enfant lors d'un placement
4. Les jeunes aux prises avec des situations limites
5. Le développement des compétences des usagers

Les apprentissages effectués au cours des dernières années (recherche et pratique), les réalisations (programmes, projets et politiques), les retombées, les constats et les défis à venir ont occasionné plusieurs chocs culturels et soulevé de nombreux débats.

Les Malouins se sont dit ravis de leur accueil dans la « Vieille capitale »... D'autres projets semblent être dans l'air.



PHOTO : ANNIE VAILLANCOURT

Des interventions qui font boule de neige

Miser sur l'entraide avec des jeunes en troubles de comportement



Annie Vaillancourt
Rédaction

Claire Beaumont

Des jeunes en troubles de comportement médiateurs ou pairs aidants dans des écoles spécialisées pour jeunes en difficulté : mission impossible ou utopie ? Claire Beaumont, professeure à la Faculté d'éducation de l'Université de Sherbrooke et codirectrice de l'Observatoire canadien pour la prévention de la violence à l'école (OCPVE), a relevé ce défi et a présenté les résultats de ses deux dernières recherches lors d'une conférence du

enfants démontrent déjà des aptitudes d'empathie. Ils sont capables d'anticiper les besoins des adultes et d'offrir leur aide sans y avoir été invités (ramasser des objets ou ouvrir des portes, par exemple). Alors, que s'est-il donc passé au cours du développement des jeunes qui présentent des troubles de comportement ?

Les études sur les systèmes d'entraide par les pairs en milieu scolaire ont démontré que les pairs aidants sont ceux qui retirent généralement le plus de bénéfices de l'intervention. La pratique de l'entraide développe leurs habiletés de communication (écoute et expression des émotions), leur estime d'eux-mêmes, leur autocontrôle et améliore même leur

leur rôle au sérieux. « *Ils ne sont pas devenus des anges, mais ils n'ont pas récolté de billets d'inconduite en devoir* », fait savoir Claire Beaumont. Lorsqu'il y avait des écarts de conduite hors service, « *on a recadré les choses : un jeune peut être capable d'aider les autres même s'il lui arrive de faire des choses inacceptables !* »

Plusieurs améliorations ont été observées chez les médiateurs après quelques mois d'intervention (autocontrôle, expression des émotions et estime de soi). Les jeunes ont aimé pratiquer la médiation, se faire solliciter pour de l'aide, participer aux activités réservées aux médiateurs, sentir l'encouragement des adultes et la fierté de leurs parents. Ils se sont toutefois butés au manque de bonne volonté de certains camarades et à leurs moqueries en début d'année.

Au SEC !

Un système de pairs aidants, inspiré du modèle développé par le *Mental Health Foundation*, a aussi été instauré et adapté pour des jeunes en troubles de comportement de 14 à 17 ans. Après avoir participé à quelques ateliers sur les habiletés sociales, les élèves ont sélectionné 11 pairs aidants. Ces derniers ont reçu une formation sur la relation d'aide et ont été supervisés par les psychologues de l'école.

De janvier à mai 2004, 42 consultations ont été réalisées. Le « *Service d'élèves confidents* » (SEC) avait pour slogan : « *Si tu as des problèmes, viens te mettre au SEC !* » « *Les jeunes se comprennent peut-être plus facilement. Ils utilisent le même langage* », soutient Claire Beaumont. « *Placer l'enfant devant l'émotion peut l'amener à développer de l'empathie* », ajoute-t-elle.

Des améliorations importantes ont été observées chez les pairs aidants sur les plans de l'affirmation de soi, de la prosocialité et de l'autocontrôle comportemental. « *Je pense qu'on pourrait prévenir les comportements agressifs en conscientisant les tout-petits aux émotions que leurs comportements suscitent chez les autres* », fait valoir la conférencière.

« Placer l'enfant devant l'émotion peut l'amener à développer de l'empathie »

CJQ-IU intitulée « *L'entraide, une valeur à redécouvrir et à encourager chez les jeunes* », à l'Auditorium Joseph-Lavergne de la Bibliothèque Gabrielle Roy, à Québec, le 24 avril dernier.

Née dans une famille qui valorise beaucoup l'entraide et psychologue scolaire pendant plus de 20 ans, Claire Beaumont a initié plusieurs projets en vue d'encourager l'entraide chez les jeunes. Par exemple, « *les jeunes les plus difficiles de l'école faisaient partie d'un club sélect* », le « *Club super peace* », souligne-t-elle. Les membres de ce groupe d'entraide devaient avoir la volonté d'améliorer leur comportement et être prêts à en parler aux autres. D'après la conférencière, ces jeunes ont développé un sentiment d'appartenance, ont augmenté leur estime d'eux-mêmes et, les yeux brillants, ont porté fièrement le chandail du club.

Des recherches ont démontré que les enfants qui présentent des problèmes de comportement n'ont pas développé les habiletés sociales nécessaires à l'établissement de relations harmonieuses et affichent des déficits sur plusieurs plans tels que l'autocontrôle, la gestion et l'expression des émotions, l'empathie, les stratégies de résolution de conflits et les habiletés prosociales (entraide, partage). Pourtant, selon une étude de Warneken et Tomasello (2006), à l'âge de 18 mois des

rendement académique. En prime, les effets positifs associés à l'aide apportée font boule de neige sur l'ensemble des élèves. « *Pourrait-on s'attendre à des améliorations similaires avec des jeunes en troubles de comportement ?* », se demandait Claire Beaumont.

Être médiateur et avoir des troubles de comportement

Cent quarante élèves de 9 à 13 ans fréquentant deux écoles spécialisées en adaptation scolaire (15 médiateurs : 5 filles et 10 garçons), ont participé à la première étude. Celle-ci consistait à mettre en place un système de médiation (adaptation du programme « *Vers le Pacifique* »). En un an, 134 médiations ont été effectuées.

« *Par qui accepterais-tu d'être aidé ?* », a-t-on demandé aux jeunes, des « *enfants qui ne demandaient généralement pas d'aide et qui acceptaient difficilement d'être aidés* ». Une première sélection de médiateurs a été approuvée par les professeurs. « *À chaque fois, il fallait discuter* », soutient la conférencière. « *Des jeunes aux comportements violents peuvent-ils en aider d'autres ? Quels exemples vont-ils donner ?* » Après avoir obtenu l'autorisation des parents, les médiateurs ont reçu une formation de deux jours.

Contre toute attente, les jeunes ont pris

Tous pour un... et un pour tous !

Colloque étudiant du Centre de recherche JEFAR

Annie Vaillancourt

Rédaction

Chat tranquille-énervé, zèbre passionné, papillon aventurier, petit écureuil émotif, lynx hyperactif et quelques autres personnages colorés ont animé la deuxième édition du Colloque étudiant du Centre de recherche JEFAR : « *La complémentarité de la recherche et de l'intervention : l'union fait la force !* », le 4 mai dernier au Pavillon Palasis-Prince de l'Université Laval.

Les conférenciers ont brisé la glace de façon originale en se définissant tous par un totem, une devise, leur signe astrologique, un surnom, leurs expériences et leurs champs d'intérêts. Ils ont parlé de leur parcours étudiant et fait le pont entre la recherche et l'intervention.

Tous les chemins mènent à...

Créativité et stratégie sont les clefs du succès, dixit Sacha Genest-Dufault, étudiant au doctorat en service social. En utilisant ses contacts, il a réussi à vendre son projet de stage non crédité à « son idole », Germain Dulac. L'enjeu : réaliser une banque de données québécoise similaire à Famili@, sur les études masculinistes. Quelques bagages, menus préparatifs et x mois plus tard, à Montréal, sa surprise fut de taille lorsqu'il réalisa qu'il y avait plus de 700 écrits scientifiques sur le sujet ! Se créer un réseau de contacts, diversifier ses expériences, sortir de l'université et se familiariser avec les outils et la technologie de pointe, dont le logiciel Endnotes, sont selon lui les ingrédients essentiels à la préparation d'une carrière dans le domaine de la recherche et de l'enseignement.

Catherine Turbide, qui réalise un mémoire de maîtrise en service social sur les jeunes adoptés à l'international, a aussi dévoilé ses trucs : avoir une voiture pour faciliter ses déplacements, prévoir les délais associés à l'analyse du dossier au comité d'éthique et à la période des Fêtes (ou aux vacances d'été, a fait savoir Ana Gherghel), employer un langage clair et

adapté, considérer les inquiétudes des parents, vérifier qui souhaite la participation à l'étude (le jeune ou le parent) et rassurer les jeunes sur leurs aptitudes à répondre aux questions (il n'y a pas de bonnes ni de mauvaises réponses). Dès le départ, plusieurs lui ont laissé sous-entendre qu'il était préférable de ne pas interroger de mineurs à la maîtrise, mais elle a tout de même persévéré dans cette voie. Et si c'était à refaire, elle ne changerait rien à son projet !

Étudiante au postdoctorat en service social, Ana Ghergel a de son côté partagé son expérience de recherche-action sur les perceptions de la violence dans les milieux ethnoculturels de Québec (Centre international des femmes de Québec). Elle a expliqué toutes les étapes de sa démarche et a divulgué ses résultats. Une centaine de répondants ont participé à cette étude qui a nécessité plusieurs adaptations.

Sonia Claveau a expérimenté l'approche centrée sur les solutions dans le cadre de son stage de maîtrise sur les comportements anti-sociaux d'adolescents. Elle a suivi neuf familles au CSSS de la Vieille-Capitale. Ses stratégies : le respect, la souplesse, la compréhension, lire et s'informer sur les caractéristiques de la clientèle, le trouble de déficit d'attention avec hyperactivité (TDAH), dans ce cas. « *Ça prend une bonne dose d'humilité. Tu es en contexte d'apprentissage, c'est normal que tu ne saches pas tout !* », tient-elle à rappeler aux étudiants. C'est pourquoi elle se référerait aux personnes ressources lorsqu'elle en ressentait le besoin. À la fin de son stage, plusieurs améliorations ont été observées chez les jeunes.

Autre conférencier invité, Guillaume Perron a parlé du Comité de lutte contre la violence qu'il a mis sur pied dans une école secondaire où 80 % des jeunes se sont dit victimes de violence verbale. Pour contrer le problème, il a fait deux ateliers et organisé plusieurs activités. Le premier atelier portait sur la violence au sens large et le deuxième avait pour objectif de lutter contre l'homophobie.



PHOTO : ANNIE VAILLANCOURT

Sylvie Moisan, Marie-Hélène Morin, Eve Pouliot, Élisabeth Godbout et Joëlle Pouliot-Lapointe, le comité organisateur

Travailleuse sociale au CLSC Orléans, Valérie Bélanger a participé à une recherche menée par Michèle Brousseau portant sur l'évaluation du fonctionnement familial de familles négligentes en CSSS et en CJ. Elle a souligné les avantages d'être libérée temporairement de ses fonctions pour participer à une recherche : réfléchir sur sa pratique, nommer les difficultés rencontrées par les clients, briser l'isolement, favoriser des rapprochements entre différents milieux de pratique et apprendre. Les désavantages : devoir « vendre » le projet aux clients, prioriser l'intervention à certains moments et, paradoxalement, se sentir en contexte d'apprentissage.

Pour résumer les parcours des conférenciers, « *le mot qui me vient, c'est persévérance* », a commenté, à juste titre, Sylvie Moisan. Ce tour d'horizon sur les divers cheminements possibles aux études supérieures et ce regard posé sur deux univers différents mais complémentaires, la recherche et l'intervention, a encore une fois cette année été comme une perche lancée à tous ceux et celles qui commencent leur carrière d'étudiant ou de professionnel. ■



PHOTO : ANNIE VAILLANCOURT

Sacha Genest-Dufault, Ana Gherghel et Catherine Turbide

Conception, rédaction et réalisation :

Annie Vaillancourt

Coordination :

Lucie Camiré et Stéphane Duval

Vos commentaires et suggestions sont les bienvenus. Adressez-les à :

annie.vaillancourt@jefar.ulaval.ca

Adresses du Tandem :

Centre jeunesse de Québec – Institut universitaire
2915, av. du Bourg-Royal
Beauport (Québec)
G1C 3S2
<http://www.centrejeunessedequebec.qc.ca/institut/index.html>

Centre de recherche sur l'adaptation des jeunes et des familles à risque (JEFAR) Pavillon Charles-De Koninck, bureau 2458
Université Laval (Québec)
G1K 7P4
<http://www.jefar.ulaval.ca/centreJefar/index.htm>